



LA
LANTERNE

VOL. I. MONTRÉAL, 3 DÉCEMBRE 1868. No. 12.

Quelques personnes bienveillantes disaient l'autre jour
« Laissez donc faire; vous verrez Buïès à son lit de mort; il
changera bien comme les autres.»

Comme les autres, qui? J'en connais bien plus d'autres qui
n'ont pas changé. Je souhaite que ces personnes n'aient pas
raison: mais j'envisage un destin horrible. Je mourrai, je le

crains, comme j'aurai vécu..... en tirant le diable par la queue.

Je ne conseille pas à tout le monde de mourir, ni surtout de vivre de cette façon là.

On annonce le prochain départ pour Rome de l'Evêque de Montréal.

Avant de partir, Sa Grâce Monseigneur Sa Grandeur l'Evêque a voulu donner à son troupeau une dernière preuve de sollicitude pour ses intérêts.

Il a condamné la seule bonne action du *Nouveau-Monde* qui avait protesté contre le bill Ouimet, ce bill pour légaliser le vol, vous savez.

Désormais toute discussion est interdite sur cet acte qui ne regarde personne, quoiqu'il ait failli passer contre tout le monde, les coquins excepté.

Monseigneur qui a recueilli jadis, on ne sait combien de milliers de piastres pour construire une église qui n'a jamais été construite, se déclare en faveur du bill Ouimet.

Je ne conteste pas à Sa Grâce le droit d'avoir une opinion, mais je lui conteste celui de la manifester, et de se mettre ainsi en dehors de la règle qu'il prescrit à toutes ses ouailles.

Le *Nouveau-Monde* vient d'adopter le genre comique. Il dit : « Le *Pays* semble croire qu'il nous répugne de tomber d'accord avec lui : nous l'assurons au contraire que rien ne nous ferait plus de plaisir, que de le voir jeter là sa défroque libérale, accepter l'idée chrétienne, et demeurer catholique tout en restant l'organe de l'opposition de Sa Très-Gracieuse Majesté. »

Ce que je traduis en style sérieux par cette simple phrase. « Si le *Pays* veut être de notre avis, rien ne nous serait plus agréable que d'être de son avis. »

Deux ennemis acharnés se rencontrent. L'un dit à l'autre « Mon ami, vous avez là une très-forte cuirasse, une épée dangereuse, faites-moi donc le plaisir de les ôter ; je vous assure que rien ne me serait plus agréable. Après cela, vous me ferez de l'opposition, si vous voulez. »

Si le *Nouveau-Monde* continue d'être aussi plaisant, j'ai une crainte sérieuse, c'est que l'*Ordre* essaie d'avoir de l'esprit.

Je ne me lasserai jamais de faire voir les avantages qu'on retire de l'instruction, et les efforts que font dans ce sens les libraires canadiens de Montréal, dont je reproduis encore une annonce, et gratis, tant je suis dévoué :

MOIS DE NOVEMBRE.

Manuel de prières et de pratiques, la plupart indulgenciées pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Les auxiliaires du purgatoire ;

Les saintes âmes du purgatoire, par un religieux Trappiste ;

Les merveilles divines dans les âmes du purgatoire ;

Piété envers les morts, ou recueil de prières pour soulager les âmes du purgatoire ;

Le mois des âmes du purgatoire ;

Livres de Confirmation, préparé pour l'enregistrement des confirmés.

en vente chez

FABRE ET GRAVEL.

Fromage de Gruyère.

* *

Comme vous le voyez, cette annonce est pour le mois de novembre. Celle de décembre, dont on a bien voulu me communiquer la liste, contiendra les livres suivants :

« Manuel de simplicité pour les âmes non encore dans le purgatoire, par Messire Lamarche, du *Nouveau-Monde*, gros in-folio, 30,000 pages..... Prix 10 cents.

Exercices de cancan indulgencié, ou recueil de médisances pieuses à l'usage des femmes du monde qui vont le plus à confesse ;

Manière de tremper les mains dans l'eau bénite pour retirer, sans se brûler, les âmes du purgatoire.

Les merveilles divines dans les âmes où il n'y a rien d'humain.

Pâté de saintes blagues aux truffes.

* *

La *Minerve* et le *Nouveau-Monde* se sont trouvés d'accord cette semaine. Ils ont refusé tous deux d'insérer le rapport de l'Institut-Légal, parce qu'il a ouvert ses séances dans l'Institut-Canadien.

Quant à l'*Ordre*, il a voulu des explications. On a donc choisi le plus éloquent, le plus persuasif des étudiants en droit, pour expliquer à l'*Ordre* qu'un Institut-Légal avait pour objet l'étude et la discussion des lois, l'examen des questions de jurisprudence, et un foyer de ralliement pour la jeunesse studieuse qui préfère aux cabarets les exercices préparatoires à la profession qu'elle embrasse.

L'*Ordre*, dit-on, s'est déclaré satisfait ; c'était pour se tirer d'affaire, une manière de dire qu'il n'avait pas compris.

Ce qui effraie le *Nouveau-Monde*, c'est l'influence pernicieuse qu'exerceront sur l'esprit des jeunes gens leurs professeurs, presque tous membres de l'Institut-Canadien, dont je suis le secrétaire-correspondant.

Je prends cette occasion de faire connaître à l'univers que j'ai une dignité, et que je ne veux pas être confondu avec ces vilains démocrates qui mêlent tous les rangs.

Les professeurs sont messieurs A. A. Dorion, Joseph Doutré, Gonzalve Doutré, Kerr, Perkins, Geoffrion..... et autres vauriens.

Ils commencent invariablement leur cours par ces paroles horribles « Jeunes gens, vous êtes ici dans l'Institut-Canadien, —Pothier, page 210, article Testaments.—jeunes gens, encore une fois rappelez-vous que vous êtes ici dans l'Institut-Canadien.—Cette question de jurisprudence ardue vient heureusement d'être réglée par le juge Berthelot siégeant en révision, lequel l'avait déjà décidée en première instance, mais il a fallu la confirmer; c'est pourquoi on n'a pu mieux faire que de prendre le même homme, qui, du reste, a le bon goût de s'offrir lui-même pour décider de ses décisions..... Jeunes gens, l'Institut Canadien est un foyer ardent de libéralisme.—ces paroles tirées de Troplong, Commentaires sur la vente, indiquent suffisamment combien il est difficile de préciser les conditions de nullité de contrat...»

Et ainsi de suite. Comment veut-on que les jeunes gens ne soient pas corrompus, et les parents effarouchés ?

Le *Nouveau-Monde* demande si de tels professeurs ont une assez grande sûreté de doctrine pour ne pas fausser l'intelligence du disciple, dans l'examen du Civil et du religieux, du pouvoir spirituel avec l'autorité temporelle....qu'il appelle extérieure.

Moi, je conseillerais de faire faire les cours de droit par des prêtres. Alors, plus d'ambages, plus de discussion oiseuse, doctrine sûre, claire, et nette. D'autorité civile, point; l'autorité religieuse serait tout. On enseignerait par exemple que le pape a seul le droit de gouverner les empires, "que l'autorité de l'Eglise s'étend sur toutes les choses de ce monde, que tout pouvoir vient de Dieu, en ce sens que les hommes soumis à ce pouvoir sont des brutes, et n'ont pas droit de le renverser, quand il devient tyrannique, avili, corrompu, destructeur..."

Le *Nouveau-Monde* continue :

"Il existe plusieurs sociétés littéraires qui s'estimeraient heureuses de rendre au cercle légal le même service que l'Institut-Canadien: ne serait-il point dès lors plus prudent et plus dans les véritables intérêts de l'Institut-Légal qu'il en fût ainsi? Sans compter que ce serait disposer favorablement le public en sa faveur, lui assurer les sympathies de la grande majorité de notre population, et nous permettre d'applaudir sans réserve."

J'admire que cet oison mitré n'est même plus capable de cacher son jeu. Et pourtant l'hypocrisie est son élément indispensable, sa condition d'existence.

Vous voudriez bien voir l'Institut-Légal à l'Union Catholique, ou au Canadien-Français, ou, que sais-je encore ? Mordi ! vous vous ennuyez entre vous. Quand il vous arrive de vous réunir une fois par six mois, c'est pour dire tant de platitudes que vous avez mal au cœur les uns des autres. Quelle fête ce serait pour vous que des jeunes gens qui ne viennent pas s'imbéciliser à l'Institut-Canadien allassent vous retremper ! Mais voyez le défaut du système. Au bout d'un an, il vous faudrait une nouvelle fournée d'élèves formés à l'Institut-Canadien, car la première serait devenue complètement idiote.

Nos jeunes gens ont perdu l'ambition de l'aplatissement : il en est qui sont restés avec vous ; ceux-là n'ont plus la force de se relever ; captifs endormis, ils regardent leurs chaînes d'un air hébété, ne sachant même plus qu'ils sont esclaves. D'autres s'agitent, mais ils retombent, vaincus par le poison que vous avez versé dans leur intelligence.

Ils font pitié à voir, aussi je les regarde sans dédain. Caractères avachis, cœur étiolés, fantômes sournois, on les aperçoit qui passent, l'œil terne, ne voyant plus d'avenir, bornés à l'ombre qui les entoure.

Une triste lassitude règne dans ces âmes abattues avant d'avoir pris leur vol. Partout ailleurs, la jeunesse a des élans ; ici, elle n'a que des craintes.

Vous avez étouffé en elle la source généreuse du patriotisme et de l'abnégation, qui est la source vive de la société, qui se répand sur elle pour la rajeunir, lui donne le charme et l'appui de l'espérance, les aspirations à l'avenir. Cette soif de liberté et de lumières qui s'abreuve et s'augmente à la fois par l'absorption des grandes idées, qui seule est l'instrument du progrès humain, dont les désirs toujours croissants accusent l'interminable fécondité de l'esprit, vous l'avez étouffée sous les capuchons de l'Union-Catholique, comme on étouffe un feu dévorant que l'eau ne peut éteindre.

Non, vous n'aviez pas assez d'eau bénite pour nous noyer dans le marais. Il vous a fallu des ressources inouïes contre cette jeunesse livrée à vous sans défense, fréquentant vos collèges, ignorant que le monde partout ailleurs marchait, tandis qu'elle seule reculait.

..

Nous étions autrefois un peuple fier vigoureux, indomptable. Nous lutâmes un siècle contre la puissante Albion. Plus tard, vaincus, mais glorieux du passé, nous restâmes seuls, à l'écart, nourrissant l'âpre amour de la nationalité, grandissant et espérant.

Mais depuis un quart de siècle, nous rapetissons, et nous n'espérons plus.

C'est vous qui avez perdu cette nationalité que vous invoquez toujours, et que vous deviez défendre.

Depuis vingt-cinq ans, tous les cœurs qui ont encore de la force, tous les caractères non flétris ont fui vers la patrie de la liberté.

Si vous aviez fait des hommes, ces hommes eussent fait un grand pays, aujourd'hui libre, et n'auraient pas émigré; le lien colonial serait depuis longtemps rompu, car toutes les servitudes se tiennent; mais vous avez préféré enseigner l'obéissance, gardant pour vous le commandement; et maintenant, façonnés à ce joug, nous sommes tellement avilis, tellement bafoués, que c'est presque une honte que d'être canadien-français.

A qui la misère, la timidité craintive, l'impuissance? Aux canadiens-français.

Dans ce pays qui compte 1,200,000 habitants, dont 300,000 à peine sont d'origine étrangère, quels sont les dominés, les méprisés, les incapables? C'est nous.

Qui nous a fait un peuple sans caractère, sans vertus, sans opinions, sans idées, inepte, et sourd? C'est *l'ignorance systématique dans laquelle le Clergé nous a maintenus.*

C'est l'évêque de Montréal avec ses jésuites attirés ici par l'odeur de la proie, et puis suivis bientôt par le séminaire et les prêtres de ce diocèse, âpres à la curée, acharnés aux bribes.

Les jésuites, avec leur Union-Catholique, avec leurs confréries, leurs pratiques bigotes, leur doctrine d'artifices, leur principe d'autorité qui ne fait que des hypocrites et des lâches; eux, avec leurs intrigues incessantes, leur humilité ambitieuse, leur flexibilité perfide, ont petit à petit fait entrer dans tous les cœurs le poison qui les nourrit. Partout chassés, exécrés, maudits, ici ils trônent, ils grandissent, ils règnent?

Assez, assez, la colère monte à mon front, et le dégoût à ma lèvre. Mais je vous clouerais, faquins, au pilori de l'histoire. Lutte à mort, lutte à mort entre nous; car jamais ne tombera de mes mains le fouet dont j'ai labouré vos faces de pieuvres.

Et voilà que ces chancres avides, ces sangsues venimeuses veulent encore nous arracher ce qui reste de jeunesse libre! Ah vraiment! eh bien, venez.

J'apprends à l'instant que Messire Lamarche va établir son confessionnal au bureau du *Nouveau-Monde*.

Les âmes timorées qui s'y rendront faire leurs *meâ culpâ*, n'auront l'absolution qu'à la condition de s'abonner.

A celles qui sont encore un peu rétives, il infligera en outre pour leur pénitence trois colonnes du *Nouveau-Monde* à lire tous les jours, ce qui remplacera le paquet d'avoine que la *Gazette des Campagnes* inflige à ses lecteurs.

Je lis dans un journal français :

L'abbé N... est le plus galant et le plus joyeux boute-en-train de tous les monsignori de Rome. Il habite le palais en face de l'hôtel d'Angleterre, où descendent toutes les Anglaises et toutes les Américaines en quête d'émotions et déjà préparées aux miracles romains par les miracles des tables tournantes. Monsignor N.... flaire leur arrivée, et soudain les soins caressants et les en-guirlandements commencent : ce sont d'abord chaque matin des billets pour les cérémonies de Saint-Pierre et pour les jours réservés des musées. Bientôt on fait connaissance ; insensiblement on se lie ; on dine, voire même on soupe. L'aimable N.... dépouille les jardins et les serres du Quirinal pour offrir des bouquets quotidiens aux néophytes militantes. Un prélat jaloux lui disait un jour : " Rien d'étonnant que vous fassiez tant de converties : pour elles vous sablez de fleurs le chemin du paradis.—Non-seulement, répliqua N...., mais je les entraîne aux genoux de l'Eglise en sablant avec elles " le champagne."

In vino veritas. J'ai donc enfin le secret de ces nombreuses conversions au catholicisme qu'on prétend être faites journellement parmi les femmes anglaises.

On commence par les griser, et quand elles sont grises, elles se confessent, morbleu ! et puis, et puis.... c'est tout ce qu'il faut pour être apostolique et romain.

..

L'ex-reine de toutes les Espagnes passe son temps à regretter de ne pas être un homme. " Si je portais culotte, dit-elle en apprenant à St. Sébastien le soulèvement de Madrid, ça ne se passerait pas ainsi."

Ce sont là des accès violents, mais rapides, des utopies de désir qui s'effacent devant la réalité, devant Marfori.

La reine d'Espagne, c'est-à-dire celle qui le fut, ne portait pas culotte cependant quand elle faisait fusiller, arrêter, déporter presque tous ses généraux. Mais, exilée à son tour, elle veut avoir avec eux ce point de ressemblance, les jupons gênent la fuite ; c'est peut-être cela qu'elle voulait dire.

J'ai le tort très-grave à mes yeux, dans un pays où l'ignoran-
ce est une idole, d'être profondément versé dans l'histoire.

Ainsi, je connais beaucoup de femmes qui furent héroïques sans porter culotte, si ce n'est toutefois Jeanne d'Arc qui jugea avec raison que c'était plus prudent.

..

L'ex-reine n'a eu que le tort de ne pas préciser ; elle voulait dire sans doute ses culottes à elle, mais non pas celles de Marfori, de Narvaez, de Serrano, et même de Orim, à ce qu'on dit, lequel les a reprises-

Au reste, Isabelle n'a fait que se répéter, ce qui enlève de leur force à ces glorieuses paroles.

" Au moment du départ de l'armée expéditionnaire pour le Maroc, dit Magny, elle daigna dire aux officiers généraux, en portant la main sur son cœur, conformément à la tradition classique : " Je regrette de ne pas être un homme pour pouvoir prendre part à vos dangers."

Y yo tambien !... et moi aussi ! exclama le roi-époux qui perd à ne pas se faire entendre plus souvent.

Quand naquit le prince Alphonso, l'ainé de la collection, ainsi appelé parce que le susdit mari de la reine se nomme François, on exhiba au peuple, du haut d'une fenêtre du palais, comme on l'eût fait d'un veau bicéphale, ce précieux rejeton, l'espoir de l'Espagne.

Après s'être repus de cet intéressant spectacle, quelques enthousiastes, ou peut-être quelques loustics, demandèrent à grand cris : "*El padre ! El padre !*" L'auteur ! l'auteur !...

L'heureux époux, dont la modestie répugnait à ce triomphe poussa vivement vers le balcon un majordome faisant fonction de régisseur : "Dites qu'il n'est pas ici."

Et il fut fait selon sa volonté. Une fois n'est pas coutume."

Cette femme dont l'*Univers* en France et le *Nouveau-Monde* en Canada déplorent amèrement la chute, parce qu'elle tenait son pouvoir de Dieu, qui a consenti à passer pour vaincu, a cependant gardé la suprême consolation des exilés, le père Claret qui l'absout à côté de Marfori qui lui en donne l'occasion.

Je ne dis rien de la sœur Patrocínio qui ne fait plus de miracles depuis que la reine ne règne plus. Ça l'a dégoutée net.

Je ne sais comment je me sens entraîné à ce propos à reproduire une page prodigieusement intéressante de Louise Colet ; c'est un peu long, mais c'est loin d'être ennuyeux, et puis c'est tout fait.

"Le pouvoir dévolu aux prêtres « d'ouvrir les portes du ciel et d'assurer une éternité de délices aux plus saturés et aux plus souillés d'ici-bas, leur ouvrait à eux toutes les portes des rois et des grands. « Je vois, dit encore La Bruyère, que le goût qu'il y a de devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains ; je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du soin des âmes, et semer dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs. »

Au temps de Pèques, un directeur pouvait tout ; il maniait l'âme du roi et la modelait comme une cire molle ; mais il avait la main câline et douce, il employait des altermoiements pleins d'indulgence et de souplesse pateline ; les pénitences qu'il infligeait revêtaient les formes les plus attrayantes ; il ne brisait pas les passions, il ne faisait pas saigner la chair ; il ne les châtiât qu'en apparence, comme en les caressant. Exigeait-il pour le

temps pascal le sacrifice d'un amour qui faisait scandale, il consentait que cet amour fut remplacé par un autre moins ostensible. Les désirs d'un roi ne pourraient être réfrénés à l'égal de ceux d'un simple mortel, se disaient ces doux casuistes.

Les confesseurs de Louis XIV furent toujours recrutés parmi les révérends pères jésuites ; leur morale ondoyante chatouillait l'orgueil et les convoitises du maître. Pendant que Mme de Montespan était favorite, le roi avait pour confesseur le père Lachaise. C'est lui qui a donné le nom au grand cimetière de Paris où l'on nous enterre aujourd'hui. L'histoire ne dit pas si le flexible père Lachaise connaissait l'attrait que Mlle de Fontanges inspirait à son royal pénitent ; mais celui-ci lui ayant déclaré à l'approche de Pâques qu'il ne pouvait jeûner d'amour, même pendant le carême, sans tomber en langueur, l'humain confesseur, soucieux de la santé du grand potentat, lui répliqua ces doctes paroles :

—En ce cas, sire, supprimez du moins pendant ce saint temps la moitié de votre double adultère.

—Que voulez-vous dire ? demanda le roi.

Votre Majesté étant mariée, et la marquise de Montespan l'étant aussi, cela constitue deux fois l'adultère. Une fois passe, puisqu'il s'agit de tenir en vigueur le plus cher des rois ; prenez, sire, mademoiselle de Fontanges, et Votre Majesté ne péchera plus qu'à demi.

A l'exemple de Mme de Sévigné, qui ne reculait pas devant les mots crus qui peignent nettement les choses, Mme de Montespan, en apprenant cette transaction de casuiste, s'écria furieuse : « Oh ! ce père Lachaise n'est qu'une chaise de commodité. » Le mot resta et devint le surnom de l'ingénieux confesseur.

Les facilités religieuses que les prêtres accordaient aux souverains leur étaient amplement rendues en concessions plus positives (1). D'ailleurs l'Eglise eût été mal venue à exiger plus d'austérité dans les mœurs des souverains. Le long règne de Louis XIV vit passer la tiare sur la tête de huit papes dont aucun ne saurait être canonisé pour sa chasteté ; le plus impudique de tous fut Innocent X, Panfili, qui prit pour sa concubine la femme de son frère, la fameuse Olympia. Elle exerçait un empire absolu sur l'esprit du souverain pontife ; elle faisait annuler les décisions prises par le sacré collège quand elle n'avait pas assisté à ses réunions.

Innocent X fit construire pour sa favorite la villa Panfili (la plus belle des villas de Rome), dont les frais ombrages couvrent la cime du Janicule.

* *

Le pieux Racine, dans ses *Fragments historiques*, raconte l'anecdote suivante, qui peint à la fois la vénalité de la Panfili et les us et coutumes des prélats romains :

« Alexandre VIII, né à Venise, n'étant encore que monsi-

gnor Ottoboni, et ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avait un jardin près duquel *la done Olympia* venait souvent. Il avait à la cour de cette dame un ami, par lequel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre et un très-beau buffet tout aux armes d'Olympia; elle s'aperçut bientôt de la chose et compta déjà que le buffet était à elle; car c'était la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil doré, qui lui demeuraient aussi.

"Au sortir de chez Ottoboni, l'ami commun dit à ce prélat qu'Olympia était charmée et qu'elle avait bien compris son dessein galant. Celui-ci mena son ami dans son cabinet et lui montra un très-beau collier de perles, en disant : *Ceci ira encore avec la crédence*, c'est-à-dire avec le buffet. Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottoboni fut nommé, et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand et fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia."

A la mort d'Innocent X, sa favorite fut exilée par le pape Alexandre VII. Le fils d'Olympia hérita de son immense fortune, qui passa par la suite dans la famille des princes Doria.

On le voit, les mœurs de la cour de Rome ne l'autorisaient pas à se montrer rigoureuse envers les dérèglements de la cour de France. Pape et roi devaient s'entendre sur les pratiques d'une religion utile et accommodante, qui régentait les misères des peuples et condescendait à toutes les passions des souverains.

Les jésuites exerçaient leur *saint ministère* en courtisans bien appris. Préoccupés de plaire au maître, aux grands et aux favorites, ils n'en exigeaient que quelques pratiques extérieures et ne s'inquiétaient guère de sonder les âmes et de les purifier.

"Leur morale est toute païenne!" s'écriait Pascal dans les *Provinciales*.

Louis XIV mourut dans les bras des révérends pères. La régence proposa leur proscription, et un édit de Louis XV et du parlement les chassa de France. En sortant, ils y laissèrent leurs putrides doctrines, dont tout le clergé de l'époque était imprégné. Pour constater ce que furent durant trois règnes les hauts dignitaires de l'Eglise, il suffit de nommer le cardinal Dubois sous la régence; sous Louis XV l'abbé de Clermont, prince du sang et prince de l'Eglise, entretenant deux prostituées, deux sœurs, dont il épousa une *in extremis*; sous Louis XVI le cardinal de Rohan, amoureux de la reine, et principal acteur du drame du collier; et le fameux cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome, où il vivait publiquement avec la princesse de Santa-Croce.

* * *

L'Ordre appelle les zouaves du pape qui écrivent de Rome des *Correspondants Pontificaux*!

Lecteurs, je vous annonce pour la prochaine *Lanterne* un

article qui m'est envoyé par mon correspondant *impérial*, établi à Paris.

Or, un de ces correspondants *pontificaux* écrit au *Franco-Canadien* : « Vous vous imaginerez facilement, et nos mères encore mieux, ce que devaient être des habits que nous portions depuis sept mois, je dirais presque la nuit et le jour, tant il n'est pas rare que nous nous mettions au lit habillés des pieds à la tête. »

Les voies de la perfection sont innombrables. Ainsi, dans les collèges, pour éviter le scandale, on fait coucher les élèves avec leurs pantalons. Dans les couvents de moines, il est expressément défendu de se laver le corps, pour s'épargner de voir des choses, mais des choses !..... comme dit l'abbé Giban. « La sainteté, remarque un touriste célèbre qui avait visité de nombreux monastères, est l'art de puer suivant certaines règles. » Mais celui-là sans doute était un impie, et ne comprenait pas que le mépris d'objets matériels et périssables est un sentiment agréable au Seigneur. Le corps est l'enveloppe boueuse de l'âme immortelle ; les instants employés à se décrasser sont autant d'instantanés perdus pour le salut de son âme. Dieu nous réclame tout entiers, en outre des couches grassieuses qui se superposent de mois en mois sur notre épiderme épaissie.

Une seule fois par année, il est permis de laver les pieds *des autres* en signe d'humilité.

Aujourd'hui, la puanteur va prendre un caractère particulièrement agréable à Dieu ; elle va devenir *pontificale*.

Cela me rappelle qu'une charmante dame du Canada avait chargé son mari de lui rapporter de Rome une soutane du Pape. Le mari, fidèle à sa mission, certain de ne pas se noyer à son retour, revient au bout de quelques semaines, rapportant une soutane.

Aussitôt, allégresse au logis, exhibition, découpures pour faire des reliques. Les amis sont conviés ; l'un deux, quelque peu intrigué, malgré une foi robuste, se risque à dire : « Mais qui vous prouve, madame, que cette soutane soit celle du pape ? ne peut-on pas en avoir acheté, ou emprunté une exprès ?..... Comment ! s'écria la Dame indignée, cette soutane ne serait pas celle du pape ! mais vous ne voyez donc pas, vous ne voyez pas..... qu'elle est sale ? »

Le même correspondant continue pontificalement :

« Aussi il fallait voir comme nous nous dandinions dans les rues, les premiers jours où nous *étrennâmes* nos costumes si élégants et d'une étoffe super-fine. Si nos mères nous eussent vus, certes dans ces moments elles ne se seraient pas gênées, j'en suis sûr, de traverser le Corso pour venir baiser *leurs chers et jolis zouaves*. Plus tard, chères mères, nous aurons cette jouissance. Pour le moment, il faut vous contenter de savoir que nous sommes propres et *chiquement* propres encore. Puisque je suis à converser avec nos aimables *mamans*, je les supplierai, la mienne surtout, de nous écrire souvent. Il n'y

a pas de lettre qui nous fasse autant de bien au cœur et à l'âme que celles qu'elles nous écrivent."

De son côté, le *Courrier de St. Hyacinthe* qui appelle l'évêque Larocque *Pontife*, s'amuse à raconter le fait suivant :

" Il y a quelque temps, M. Noé Raymond, qui n'est pas d'une taille colossale, était de corvée aux casernes situées près du Vatican avec plusieurs autres canadiens. Leur occupation consistait à charroyer du pain. M. Raymond se donnait beaucoup de peine, faisait tous ses efforts, mais n'en ployait pas moins sous le fardeau. Tout-à-coup il aperçut Pie IX se tenant à une croisée voisine et s'amusant un peu de sa faiblesse et de sa misère. Les zouaves voulurent alors faire une ovation au St. Père, qui s'éloigna de lafe nêtre, convaincu de la bonne volonté de M. Raymond.

Et l'on voudra maintenant que les Anglais, en voyant nos journaux reproduire des niaiseries de cette force de platitude, ne nous prennent pas pour des êtres inférieurs ! Ils auraient bien tort.

Les abonnés de la *Lanterne* sont prévenus qu'avec le présent numéro 12, expire l'abonnement de ceux qui se sont inscrits pour trois mois dès l'origine, de cette admirable publication.

Comme le goût s'en est répandu au delà de toutes mes prévisions, mais encore bien en deça de mes espérances, je m'engage à publier la *Lanterne* pendant six mois de plus ; je ne demande au *Nouveau-Monde* que de vivre encore ce temps là, car sa chute entraîne la mienne.

Je supplierai l'*Ordre* d'être exactement aussi idiot qu'il l'a toujours été ; d'avantage serait trop, et je serais accablé de besogne.

La *Minerve* voudra bien me seconder dans mes efforts pour détruire les préjugés religieux, comme elle a entrepris de le faire, mais, pour l'amour de Dieu, qu'elle ne perde pas l'habitude de mentir ; je n'aurais plus l'occasion de dire tant de vérités.

Le *Courrier du Canada* aura soin de rester sourd comme un pot, muet comme une citrouille, aveugle comme une borne, et je lui pardonnerai tout le reste.

Mais je reviens à mes abonnés. Qu'ils ne se figurent pas que je les oublie, parce que je fais des digressions.

Je déclare que je vais continuer d'être feroce à leur endroit. Ils auront à me payer d'avance, sans discussion, sans réduction. Tous ceux qui désirent se reabonner m'enverront un petit billet doux contenant un dollar ou cinquante cents, dans l'intervalle entre le 12e et 13e numéro.

Treize ! ce numéro 13 va m'être fatal, j'en ai le pressentiment. Peut-être a-t-on attendu exprès ce numéro pour m'anéantir, et ne pas faire mentir le préjugé qui est une des formes de la superstition.

En attendant, que les lettres chargées pleuvent, je supporterai noblement ces nouveaux coups du sort.

Que ne puis-je en retour vous faire avoir des indulgences ! néanmoins j'en achèterai pour ceux qui liront la *Lanterne* trois fois par jour, et qui la répèteront à ceux qui ne savent pas lire.

Tous ceux qui renouvelleront leur abonnement dans le cours de cette semaine peuvent compter qu'ils ont en moi un ami sincère.

J'allais oublier un de ces documens comme Dieu permet qu'il en existe, afin que ma *Lanterne* soit toujours à flot.

Poussé par une fatalité providentielle, le *Nouveau-Monde* me remet en voie. Mardi, il revenait encore sur la question de l'Institut-Légal.

« Si les élèves, dit-il, persistent à rester à l'Institut-Canadien, quelle espèce de public peuvent-ils se flatter de réunir ? Depuis que l'Institut-Canadien se trouve sous le coup des censures ecclésiastiques, quel est l'auditoire qui se rend à ses séances publiques ?

Il existe dans Montréal des Sociétés hautement patronées du public canadien qui se feraient grand plaisir, nous en sommes sûr, d'accueillir l'Institut-Légal et de mettre à sa disposition leurs salles et leurs livres : pourquoi n'essayerait-il pas quelques démarches ?

Il s'agit avant tout, bien entendu, de l'Union-Catholique. Eh bien ! lecteurs, attrapez-moi ceci, et jugez un peu si le public qui patronne cette société bouffonne, n'est pas revêtu d'une carapace de stupidité ou de plate hypocrisie qui défie tous les projectiles connus.

A moins que ce public n'aille à l'Union pour rire de ce qu'il y entend ; alors c'est autre chose. Moi, je me contente d'en rire dans l'*Ordre* qui appelle ce qui suit une belle adresse. Pourquoi pas ? Il dit bien que l'évêque de Montréal est un homme éloquent !

C'est M. Bourgoin portant la parole à M. l'évêque Bourget, à une séance récente de l'Union-Catholique :

« Monseigneur, vous apportez à cette séance remarquable l'éclat de votre présence, et nous la sincérité de notre affection et de notre dévouement pour un auguste prélat ; et nous voudrions que les portes de notre institution fussent aussi vastes que celles de nos cœurs, pour recevoir dignement la plénitude de votre prestige sacré, comme nos cœurs sont toujours prêts à livrer passage aux affections d'un dévouement et d'une admiration illimités envers Votre Grandeur.

La présence de Votre Grandeur dans cette enceinte est pour nous un événement ; mais, Mgr. je ne dirai pas que c'est un spectacle inaccoutumé. Il ne nous est pas donné, il est vrai, de vous posséder souvent, et nous pourrions compter nos bonheurs ; (l'Union-Catholique n'a qu'une séance tous les six mois, ce qui est certainement un grand bonheur, et pour ses membres, et pour le public), mais nous qui sommes l'Union-Catholique, l'union des cœurs et des esprits dans la vérité de l'enseignement religieux, nous nous croyons en quelque sorte, identifiés avec l'Eglise même, dont nous sommes les enfans. C'est quand nous venons ici réchauffer nos cœurs dans ce brasier entretenu par la main savante des bons Pères, et dont la foi s'échappe en rayonnemens suaves et pénétrants, nous vous portons tous dans notre âme comme notre chef et notre père. Votre autorité est là à côté de celle de l'Eglise ; le respect que nous portons à la sainte institution de Dieu, et le respect que nous portons au saint

élu de Dieu se confondent dans l'unité de l'enseignement divin, dans l'Union Catholique de nos aspirations et de notre vénération!

Nous sommes donc habitués, Mgr., à votre *présence mystique*, à votre *présence symbolique*, sous laquelle ont lieu toutes nos réunions. Votre Grandeur n'y vient presque jamais et Elle y est toujours. De loin comme de près, c'est vous qui nous guidez, parce que vous êtes la tête de l'Union-Catholique dont nous sommes les membres. Vous travaillez ailleurs que chez nous, et nous vous possédons dans les attributs de votre *dignité hiérarchique*.

Monseigneur, cela n'empêche pas que nous savons sentir les faveurs que nous attachons à votre *présence réelle et véritable*. C'est une grande fête pour nous; car ce n'est pas seulement l'autorité de l'Eglise que Votre Grandeur porte avec Elle; c'est aussi l'autorité de la vertu et de la sainteté dont vous nous donnez le consolant spectacle. Nous nous réjouissons de la présence de Votre Grandeur, parce que nous respectons le caractère sacré, la dignité inviolable, le mérite supérieur, les vertus modèles de Votre Grandeur. Vous êtes l'âme du diocèse et votre approche nous communique une nouvelle vie. Votre passage au milieu de nous sera marqué de nouvelles grâces, car le ciel bénit toutes vos œuvres, et vous nous aurez imprimé un élan plus vigoureux de ce *« même bras qui lança dans l'opinion publique le projet de la sainte croisade vers la Ville-Eternelle. »*

Et cætera, et cætera, et cætera. On vous mangera bientôt, Monseigneur, pour en finir. Faites comme le pélican, partagez-vous à vos enfants, qu'ils se mettent votre Grandeur dans le corps. Ils ont partout dans la tête et dans l'âme votre présence mystique et votre présence symbolique; c'est bien le moins qu'ils aient quelques bouchées de votre présence réelle.

Jésus-Christ, Monseigneur, qui n'était qu'une pâle image de ce que vous êtes, s'offre tous les jours à manger au genre humain. Vous, descendez à nous donner une de vos côtelettes tous les six mois, afin que nous vous possédions dans les attributs de votre *dignité hiérarchique*.

* * *

J'ai trouvé un homme enfin! mais je vous le donne en mille, vous ne savez qui. Vous ne le concevez, ne l'imaginez, ne le soupçonnez, ne le croiriez si on vous le montrait; c'est pourtant lui, le seul homme du Canada... Mayerhoffer, Mayerhoffer qui ne joue que de la main gauche, et ne regarde que de l'œil droit.

Mayerhoffer, descendant des burgraves, teuton, cimbre, et tudesque, puis enfin canadien. Connaissez-vous Mayerhoffer?

C'est une *physionomie*, ont dit tous les journaux, le *Pays* en tête.

Ce mot est une peinture. Etre une *physionomie*, quel privilège! Ressortir soi-même, avoir une figure parmi tant de masques, cela seul m'emplit d'admiration.

Avec cela, Mayerhoffer est un musicien très fort. Son jeu sur le piano, c'est le feu d'artifice qui brille, éclate, se brise, remplit l'air d'une pluie lumineuse, et meurt, nous laissant éblouis.

Et il fait tout cela, d'une main, de la main gauche. Pourquoi a-t-il choisi celle-là? je n'en sais rien.

Gardez-moi l'autre, Mayerhoffer, que je la serre.

LES SAINTS DU CALENDRIER.

Sainte Radegonde ne mangeait que des herbes sans huile et sans sel ; elle se privait même d'eau, elle couchait par terre sur un tas de cendres ; elle nettoyait les souliers des religieuses, et se plaisait à balayer la maison. « Tout ce qu'il y avait de plus sale était ce qui attirait ses premiers soins ; s'il y avait quelque puanteur à laver, elle n'avait garde de la laisser échapper (Fortunat) ; un de ses plaisirs était de « faire rougir au feu des croix de cuivre, et de se les appliquer sur la peau. » (*Idem.*)

On comprend le plaisir que cela faisait à Dieu. *Saint Arnaud* se creusa une fosse sous une des gouttières de l'église, et y demeura trois ans afin d'y recevoir la pluie et la neige ;—il buvait de l'eau croupie, et n'en prenait jamais jusqu'à satisfaire sa soif. (*Textuel.*)

Saint Bernard inventa le potage de feuilles de hêtre.

Sainte Ida, veuve. L'auteur de la vie de cette sainte dit que dans son mariage elle garda une perpétuelle continence ; cela, ajoute-t-il, devrait faire rougir ceux qui ternissent la pureté de ce sacrement par des libertés ou plutôt par des infamies auxquelles on n'oserait penser. (*Textuel.*)

Saint Victorin et saint Séverin, deux frères, vivaient ensemble d'une manière admirable (dit *Baronius*), mais ils se séparèrent, trouvant une imperfection dans cette amitié. (*Textuel.*) *Victorin*, cependant, ayant failli pécher, fendit un arbre, l'entrouvrit avec des coins, mit ses mains dans l'ouverture, et il serait mort ainsi si on ne l'avait dégagé malgré lui. On voit par là (dit l'auteur) avec quelle sainte rigueur on devrait se punir soi-même.

Saint Maurille, évêque d'Angers, ne mangeait qu'un jour sur trois. Il se privait de la quantité d'eau nécessaire pour éteindre sa soif. « Il négligeait la propreté. » (*Textuel.*)

Saint Jean de Réammoy est surtout admiré par son historiographe sur ce qu'il refusa opiniâtement de voir sa mère.

Saint Hilarion ne lava jamais le sac dont il s'était fait un vêtement. (*Saint Jérôme.*)

Saint Maxime portait un très âpre cilice sur sa chair nue, et, quoique ce vêtement qu'il ne quittait jamais produisit beaucoup de saletés, il ne voulut jamais se laver (*textuel*), ce qui fit tant de plaisir à Dieu qu'il lui fit faire plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort.

A la mort de sainte *Tarsile* on vit que l'assiduité à la prière lui avait durci la peau des genoux et des coudes comme celle des chameaux.

Saint Jean le silencieux, qui, en effet, « passa une cinquantaine d'années sans parler, » fut d'abord évêque, puis cuisinier.

Quoique les bains fussent alors en usage, par modestie et par pudeur il n'en voulut jamais user. (Textuel.)

Saint Dunstan se fit bâtir une cellule de 4 pieds de long sur 2 pieds et demi de large, — et de la hauteur d'un homme ; il y avait une petite ouverture au milieu de la porte, — c'est là que demeurait ce saint homme, sans en jamais sortir ; qu'il y priait, qu'il y chantait des psaumes « qu'en un mot il y faisait cette vie sainte qui l'a rendu si agréable à Dieu. »

Saint Hospice avait le corps serré à nu de chaînes de fer qui l'attachaient dans une tour sans porte ; et dans le carême il se faisait apporter par des marchands des racines d'Egypte dont vivaient les solitaires de ce pays (cela devait coûter beaucoup plus cher qu'un bon dîner).

Lorsqu'il fut près de mourir, on vit que depuis longtemps « les vers rongeaient son corps. Aussitôt qu'il fut mort, ces vers disparurent en un moment. » (Saint Grégoire de Tours.)

Saint Liphard avait horreur, dit Surius, de tout ce qui sentait la propreté et la mollesse ; il n'avait de goût que pour ce qui blessait les yeux et les sens.

Sainte Marguerite lavait les lépreux et les baisait, et disait qu'elle aimait mieux les baisers des lépreux que ceux de son mari. (L'abbé Aélrède.)

« Saint Onuphre a été un de ces parfaits solitaires, dit saint Paphnuce, que Dieu a cachés dans les retraites de la Thébaïde. » Saint Paphnuce, solitaire lui-même, raconte qu'un mouvement de Dieu l'ayant porté à s'enfoncer bien avant dans le désert pour voir s'il y avait quelque anachorète plus retiré que lui, il trouva saint Onuphre. D'abord, dit-il, j'eus peur ; il n'avait pour vêtements que quelques feuilles, et le reste du corps est garni de poil comme les bêtes. « Il ne mangeait que des feuilles d'arbres. »

Sainte Ediltrude fut mariée douze ans, et demeura « aussi vierge qu'elle l'était avant son mariage. »

Saint Bède, qui savait que « plusieurs en doutaient, » ne craint pas d'assurer que l'on ne peut être mieux informé d'une chose qu'il l'a été de celle-là. »

Comment ?

Saint Fulgence « ne put être amené à prendre un bain. »

Saint Julien était chef d'une sorte de couvent dont les habitants passaient leur vie de la façon que voici :

Le saint les envoyait tous les matins, deux à deux, dans la solitude ; l'un des deux était à genoux et adorait Dieu ; l'autre, debout, chantait quinze psaumes ; puis s'agenouillait, tandis que son compagnon se levait et chantait quinze psaumes, et s'agenouillait de nouveau, et cela depuis le matin jusqu'au soir. (Théodoret, *Vie des Pères.*)